



**HAL**  
open science

## Pourquoi la science ? De Feyerabend à Platon

Baudouin Jurdant

► **To cite this version:**

Baudouin Jurdant. Pourquoi la science ? De Feyerabend à Platon. Alliage : Culture - Science - Technique, 2026, 85. <hal-05612312>

**HAL Id: hal-05612312**

**<https://hal.science/hal-05612312v1>**

Submitted on 5 May 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

## **Pourquoi la science ?**

### **De Feyerabend à Platon**

Baudouin Jurdant

#### Summary

Why Science ? This issue has been a recurring theme in Feyerabend's thought. Why do we believe that science —and the image it triggers in our minds and our culture— is somehow unescapable ? Why should we « swallow » the world's representations promoted universally by science and technology ? Why should science — and western rationality — be at the core of our humanity ? These issues were essential not only to Feyerabend but also to Plato. Can epistemology provide a possible answer to ethical problems ?

#### Résumé

Pourquoi la science ? Ce problème revient souvent sous la plume de Feyerabend. Pourquoi croyons-nous que la science — et l'image qu'elle suscite dans notre esprit et notre culture — est-elle aussi inévitable ? Pourquoi nous sentons-nous obligés d'avaler les représentations du monde que les sciences promeuvent en prétendant être universelles. Pourquoi la science —et la rationalité propre à l'Occident— sont-elles au cœur de notre humanité ? Feyerabend s'est longtemps penché sur ce problème à l'instar de l'un de ses auteurs favoris, Platon. L'épistémologie peut-elle fournir une réponse au problème de la justice ?

#### Mots-clés

Science, rationalité, éthique

Science, rationality, ethics

Je lis, dans une lettre que Feyerabend a écrite à son ami Imre Lakatos, le 29 janvier 1973 :

« Je traiterai aussi quelque peu la question de savoir si la science est pratiquée d'une manière rationnelle, mais ce ne sera que secondaire parce que mon intérêt aujourd'hui est de comprendre *pourquoi nous devrions absolument avaler la science* non seulement en tant que source de technologies, etc. mais aussi en tant qu'image du monde. Personne à ma connaissance n'a donné de réponse à ça. Vous reconstruisez la science et en faites la mesure de tout le reste mais vous ne dites jamais pourquoi cela devrait être ainsi. »

(p.315)

Cette annonce du programme qu'il se propose de suivre pour un séminaire à Alpbach inclut, comme il l'affirme juste avant ce passage, « *lots of Plato in it.* » Dans son dernier ouvrage, *La tyrannie de la science* (Seuil, 2014), Feyerabend réitère cette préoccupation : « Sommes-nous obligés d'avalier 'la vision scientifique du monde' ? » (p.57))

### **Une suprémacie contestée**

Cette question d'une « nécessité à la fois sociopolitique, culturelle et philosophique de la science » est d'autant plus pressante que nous assistons aujourd'hui, aux États-Unis, avec le président Trump, à une contestation politique de plus en plus radicale des savoirs scientifiques et de la recherche. En menant un combat acharné contre la science, les experts et les universités, Trump n'est-il pas en train de réaliser à son insu une partie du programme implicite que l'on pourrait trouver dans certains textes de Feyerabend ? (Voir notamment le chapitre 11 d'*Adieu la raison*, pp.311-318) Pourquoi la science devrait-elle garder les privilèges de sa primauté sur toutes les cultures alors que d'autres choix sont possibles ?

La science actuelle n'entend guère se laisser intimider par les pouvoirs abusifs que le président actuel des USA s'arroge. Une sorte de résistance s'organise, assez timidement en réalité. Il y a en effet quelque chose de scandaleux dans ce renversement spectaculaire et stupéfiant des évidences qui nous faisaient penser que les sciences sont bénéfiques à l'humanité, qu'elles ont toujours été à l'origine de progrès essentiels à notre « mieux-être », et qu'en approfondissant notre connaissance du fonctionnement des réalités du monde, elle ne pouvait qu'être *bonne*.

Or, nous le savons —et Feyerabend nous a aidé à réfléchir sérieusement à cette évidence acceptée peut-être un peu trop vite— la science peut ne pas être *bonne* : elle peut donner lieu à des aveuglements criminels tels que ceux qui marquèrent l'usage de la science par les médecins nazis dans les camps de concentration, elle peut déboucher sur des abus de pouvoir quand l'expertise devient sourde à tout avis différent, elle peut être corrompue par de puissants intérêts financiers comme l'illustre l'industrie pharmaceutique, elle peut générer une idéologie, le scientisme, qui biaise la pensée et le jugement des meilleurs philosophes.

### **Le « divin Platon »**

Je crois cependant que le « divin Platon » si souvent cité par Feyerabend, a offert une réponse indirecte à cette question et je m'étonne parfois que notre auteur ne s'en soit pas avisé de

manière plus explicite. Platon nous présente cette réponse dans *La République* qui, comme on sait, est un dialogue sur la justice. Il s'agit, pour Platon, de défendre la justice en tant que vertu à cultiver pour elle-même et non pour les avantages éventuels qu'on pourrait en attendre ou par peur de sanctions éventuelles si on s'écartait du droit chemin. Autrement dit le problème posé par Platon dans *La République* est un problème d'éthique, je dirais même, le problème de l'éthique dans une société où celle-ci vacille en raison notamment des abus de la rhétorique des sophistes et d'un pouvoir qui a fait condamner Socrate en 399 avant JC.

Ce problème de la justice est posé au début du livre II de la *République* et la solution de ce problème se trouve dans le livre VII, au moment où Socrate nous présente, à travers l'allégorie de la caverne, sa théorie de la connaissance. Autrement dit, au problème de la justice, Platon nous offre une solution épistémologique. C'est étrange, mais n'est-ce pas ce que cherchait à dire Jacques Monod quand il évoque à la fin de son livre *Le hasard et la nécessité*, ce qu'il nommait une « éthique de la connaissance » en défendant une vision objectiviste de la réalité.

Cette préoccupation éthique, même si elle est très éloignée des recommandations d'austérité puritaine défendue par Monod, est extrêmement présente dans l'œuvre de Feyerabend en connexion avec son épistémologie anarchiste. Car c'est bien de cela qu'il s'agit quand il dénonce les abus de pouvoir d'une science en dehors de laquelle plus aucun savoir différent n'est légitime : « ... les gens sont invités à "avalier" une science occidentale prétendument unique et à abolir toute autre forme de connaissance » (Feyerabend, *Ethics as a Measure of Scientific Truth*, in *Conquest of Abundance*, p.245). La menace d'une mise en ordre épistémologique du monde moderne dénoncée par l'auteur qui y voit « un mode de penser et de vivre uniforme allant de l'Université de Harvard aux paysans du Pérou » (*Ibid.* p.8) doit-elle être prise au sérieux ? Quelle est cette menace ? Il s'agit bien de la diffusion universelle des mêmes savoirs dans tous les pays de la planète, la prolifération des mêmes experts que ce soit en économie, en politique, dans les différents domaines scientifiques transnationaux dont les développements s'imposent partout, la contamination mondiale des mêmes modèles scolaires et universitaires qui, au nom des exigences d'une compétitivité se voulant planétaire et sous l'influence d'instances d'évaluation internationales comme l'OCDE ou l'université de Shangaï, semblent vouloir concrétiser le fantasme d'Auguste Comte d'une synchronisation universelle des apprentissages à partir des mêmes contenus didactiques : « L'enseignement positiviste aura une telle homogénéité que la même leçon se donnera simultanément dans toutes les écoles du globe. » (A. Comte, *Cours de philosophie positive*)

## **Culture ou idéologie ?**

Comment, s'interroge Feyerabend, en est-on arrivé là ? De quelle nécessité étrange sommes nous redevables quand nous érigeons la science comme "mesure" de tout le reste ? quand nous la considérons comme à l'origine d'une image du monde qui prévaut sur toutes les autres, qu'elles soient religieuses, philosophiques ou idéologiques ? Et surtout, comment résister à cette prétention de la science à l'universalité ?

L'un des arguments de Feyerabend est de considérer que la science n'est pas autre chose qu'une culture particulière ayant pris abusivement le pas sur toutes les autres au nom de « son pouvoir de performance » (Monod). Mais Feyerabend a-t-il raison d'assimiler la science à une culture comme les autres ? Qu'est-ce qu'une culture ? Et surtout que serait une culture à prétention universelle comme certains le prétendent en parlant de la science ? Que serait une culture détachée des particularismes associés aux territoires qu'elle humanise ? Ne faut-il pas rappeler que toutes les cultures émanent de communautés humaines associées à des territoires ?

Nous le savons depuis longtemps : LA science n'existe pas, il y a DES sciences et l'on pourrait aisément défendre l'idée que chaque science particulière génère entre ses praticiens une sorte de culture qui, comme l'a bien souligné en son temps Michael Polanyi (*Personal Knowledge*) et Thomas Kuhn ensuite, repose sur le partage de connaissances *tacites* dont seuls les membres de chaque communauté disciplinaire disposent effectivement. C'est bien ce savoir tacite qui *fait lien* entre les membres d'une même communauté humaine et qui détermine la dimension culturelle aussi bien des sociétés traditionnelles que des disciplines scientifiques, même si celles-ci n'émanent pas de territoires concrets mais plutôt *d'activités* expérimentales ou autres souvent bien localisées dans des *laboratoires* ou sur les divers terrains que nous offre une nature avidement scrutée. Là où il y a une sorte de paradoxe, c'est que les savoirs scientifiques élaborés dans le cadre de chaque discipline, ont une dimension universelle indéniable, associée selon Monod, à leur efficacité, à leur capacité de garantir la performance de leurs applications indépendamment de tout contexte culturel. La science ainsi représentée pourrait-elle, ou même, devrait-elle fonder l'idée d'une *culture universelle* comme l'ont pensé les grands théoriciens d'un scientisme ubiquitaire, victimes de cette confusion très ordinaire entre culture et idéologie.

## **Du pluriel au singulier**

Ce qui est ici en jeu c'est bien le glissement *des* sciences à *la* science, du pluriel au singulier, avec son universalité supposée. C'est ce glissement qui est problématique. C'est dans ce dérapage incontrôlé dont Ernest Renan (entre autres) est l'un des promoteurs éminents dans *L'Avenir de la science*, rédigé en 1848, que s'enracine le scientisme, cette idéologie qui, comme toutes les autres, tente de faire valoir sa primauté sur toutes les autres façons de vivre et de penser. Je mentionne ici à dessein le terme d'"idéologie" et non celui de "culture".

Car cette dimension tacite propre à toutes les cultures, n'existe pas dans l'idéologie. Celle-ci est fondée sur des croyances explicites. Que l'on ait affaire à l'existence d'un dieu, ou à la perspective d'une société sans classes, à la suprémacie de la race blanche, ou à la rationalité du réel, à l'influence des astres sur notre comportement et notre identité, ou à l'idée d'un progrès indéfini de notre maîtrise de la nature, à la promesse d'un paradis ou aux flammes de l'enfer, ces croyances, tout en pouvant induire des comportements concrets, *ne font pas lien* entre ceux qui les partagent, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Le lien que l'on pourrait prétendre y découvrir est un lien surplombant, une sorte de référence commune qui associe des semblables entre eux, tandis que la culture fait lien actif entre les membres d'une même communauté, elle met en acte les différences, elle répond aux exigences interactives imposées par notre confrontation permanente à la diversité de notre humanité.

Dès lors, comment résister à ce passage du pluriel au singulier, que Feyerabend n'a eu de cesse de dénoncer à travers ses moqueries des philosophes et des intellectuels comme le prix Nobel Czeslaw Milosz par exemple dans *La tyrannie de la science* (Seuil, 2014), raillé pour son apologie de la « raison humaine invincible et belle [...qui,] dans la langue, inscrit l'universel ».

## **Contre l'universel**

N'est-ce pas, au fond, de cela même qu'il s'agit : combattre l'usage abusif de ce mot "universel", un mot très catholique, qui nous détourne de notre voisin venu du Sénégal ou du Maghreb pour orienter notre regard vers un horizon lointain d'où toutes les différences s'estompent pour ne retenir que des statistiques, des formes vagues, dénuées de toute idiosyncrasie, de toute singularité, en somme, des formes vides d'humanité, donnant aisément lieu à une gestion fondée sur des algorithmes ? Feyerabend aurait sans doute souscrit à cette critique de cette commodité de l'esprit qu'est l'universel associé à la Raison. Et c'est sans doute au détour de cette critique que l'on peut imaginer une réponse à sa question initiale : nous nous sentons obligés d'"avalier" non seulement la science mais l'image du monde qu'elle promeut

parce que nous y voyons, depuis Platon, une manière de sauver la justice grâce à notre obsession épistémologique de la vérité, réduite à son efficacité opératoire.

Mais cette référence platonicienne à l'éthique pour rendre compte de cette acceptation sans réserve de la science, ne me satisfait pas car elle dépend trop des velléités humaines. Il doit y avoir autre chose, de moins évident et de plus indépendant de la volonté des hommes qu'ils soient philosophes ou non. Il est clair que Platon a porté une attention très particulière à l'écriture. Dans le *Phèdre*, il en condamne l'usage. En réalité, il en condamne surtout l'usage par ceux qui ne sont pas équipés pour en user comme il convient. Lui-même recommandait à ses correspondants de brûler les lettres qu'il leur écrivait. Son souci était que ses lettres ne devaient pas tomber dans les mains de lecteurs ignorants. Néanmoins, il a passé son temps à écrire ses fameux dialogues. Comme s'il pensait vraiment que le subterfuge qui consiste à *écrire* des paroles devait suffire pour conjurer les méfaits de l'écriture dénoncés dans le *Phèdre*. Impossible, se disait-il sans doute, de renoncer à l'écriture, mais on pourrait peut-être la contraindre par des règles strictes dont on diffuserait l'enseignement exclusif aux membres de l'Académie. C'est bien de l'écriture scientifique qu'il est question. Une écriture impersonnelle, dégagée des tentations sophistiques, centrée sur son appréhension des réalités du monde. Si nous ne pouvons faire autrement que d'accepter la science et l'image du monde qu'elle véhicule, ce serait en fin de compte, à cause de son lien étroit, voire intime, avec le fonctionnement de l'écriture dont elle est indissociable, l'écriture scientifique. Mais contrairement à ce que voulait Platon, il est impossible de contenir cette écriture dans l'enceinte de l'Académie. Depuis Galilée, délivrée de sa prison par l'imprimerie, l'écriture scientifique s'est répandue dans le monde moderne, y faisant surgir des espoirs, des rêves, des philosophies, et surtout, des idéologies malheureuses prétendant toutes à l'universalité.

